

Le monde vivant du rêve ; Une révision de la technique psychanalytique

Auteur(s) :

Mots clés :

Donald MELTZER, 1922-2004, pédopsychiatre, quitte les Etats-Unis pour s'installer à Londres en 1954 et enseigner à la Tavistock Clinic avec son épouse, la psychanalyste M.HARRIS. Successeur de M.KLEIN, avec qui il entreprendra une seconde analyse, sa rencontre avec BION, dont il prolongera l'œuvre, le marquera encore davantage. Il sera également marqué par E.BICK, qui supervisera longtemps sa pratique d'analyste d'enfants. Il sera par la suite largement reconnu, avec F.TUSTIN, pour ses travaux sur l'autisme. Son don particulier pour analyser les couches profondes du fonctionnement psychique, l'aura rendu célèbre et aura fait de lui un superviseur très recherché.

A travers cet ouvrage, D.MELTZER va nous conduire, dans une approche originale et créative, vers une appréhension toute nouvelle du rêve. A côté de l'action de la pulsion, notre activité onirique, cette « chrysalide tranquille du monde vivant du rêve », nous ramène inlassablement vers « l'émotion esthétique originelle », à la source de nos tous premiers émois, vers la rencontre émotionnelle avec l'autre, génératrice de sens à toutes les étapes du développement. En deçà et au delà de l'expérience analytique,

le rêve, cette pensée inconsciente éminemment fondatrice pour la psyché, s'offre à nous, la vie durant, tel « un théâtre » qui donne « un sens stylistique » au monde non rêvé du quotidien. A travers d'édifiantes vignettes cliniques, D.MELTZER nous montre pas à pas, comment l'enfant autiste, privé de cette expérience esthétique première dans la rencontre avec sa mère, a tant de mal à développer une scène onirique imaginaire, bidimensionnelle, puis tridimensionnelle, du temps et de l'espace. N'ayant ainsi pu trouver le rêve, il en a perdu le sens. « C'est la poésie du rêve qui accroche et donne une représentation formelle aux passions qui sont le sens de notre expérience afin que la raison puisse agir sur elles. »

Pour éclairer sa conception du rêve porteur de sens, l'auteur va se référer à la Traumdeutung de FREUD, critiquant certains aspects issus de ses fondements neurologiques, notamment la fonction du rêve gardien du sommeil, et louant l'intérêt clinique du Chapitre VI. En filigrane de cet ouvrage, s'imposent comme une évidence les apports de M.KLEIN et surtout de W.BION, « dont les travaux placent l'émotion au cœur même du sens », occasion pour l'auteur de nous présenter sa propre conception épistémologique du rêve. Il y développe l'importante différenciation entre les signes, les symboles et les mensonges qu'il décrit comme des pseudo-symboles. Le rêve, y est présenté comme un vecteur analytique de la plus haute valeur, « processus unique » qui stimule la psyché des deux partenaires, plaçant le rêve et les échanges qui en découlent comme fruit de leur « créativité combinée ».

Mais, bien au delà de ces développements théorico-cliniques en

étayage princeps sur l'œuvre de BION, d'une approche et d'une terminologie souvent difficiles à saisir, c'est avant tout par sa précision et son authenticité clinique que D.MELTZER nous amène à le suivre, à travers de nombreuses vignettes tirées de sa pratique de supervisions d'analyses d'enfants et d'adultes. Tout au long du livre, c'est bien avec la clinique que le sens émerge, une clinique qui nous est offerte dans une pluri-dimensionnalité, allant de l'échange patient-analyste, jusqu'à l'analyse du matériel qui lui est présenté en supervisions collectives. C'est donc le passage par la clinique qui nous fait entrevoir ce que D.MELTZER veut nous montrer, et même bien plus, pouvant nous apporter un regard nouveau sur l'espace transféro-contretransférentiel déployé dans notre pratique quotidienne sur la scène analytique, à partir des rêves que nos patients nous livrent et autour desquels nous jouons avec eux au sens de D.W.WINNICOTT.

Ainsi, pour peu que l'on accepte de se laisser entraîner dans les méandres du domaine inconnu vers lequel D.MELTZER nous entraîne avec passion, nous pouvons entreprendre de travailler avec lui, car, comme le dirait M.FOUCAULT : « travailler c'est entreprendre de penser autre chose que ce que l'on pensait avant. »

Les héritiers de Don Juan, Déconstruire la transmission coupable

Auteur(s) :

Mots clés :

Miren Arambourou-Mélèse , professeur d'allemand, puis psychologue et psychanalyste, membre affiliée de la Société de Psychanalyse Freudienne. Dans ses écrits et ses actions de formation, elle s'est beaucoup intéressée à la petite enfance, l'adolescence critique, la maltraitance institutionnelle, la mort prématurée. Passionnée de littérature et de musique, elle est aussi chanteuse lyrique.

Quelle gageure que d'associer Freud à Don Juan, «celui qui figure par essence l'homme qui, récusant son ascendance, n'aura pas de descendance, le libertin à qui sa quête de jouissance barre tout accès à la rencontre de l'autre et de la temporalité » comme le décrit l'auteure.

Dès l'introduction qui a la facture d'un essai littéraire, elle décortique les tragédies de Tirso de Molina, le Don Giovanni de Da Ponte et de Mozart et enfin le Don Juan de Molière, pour déconstruire la figure dominante du père. Ce fil rouge sera constamment mis en regard avec la société patriarcale du début

du XXe siècle, l'histoire personnelle de Freud aussi bien que l'histoire de la psychanalyse elle-même.

L'idée maîtresse en filigrane de cette première partie sera l'universalisation par Freud du complexe d'Oedipe, qui empêche son déchiffrement comme celui de la faute du père, qu'il s'agisse de celle du propre père de Sigmund Freud ou de celui du roi de Thèbes, Laïos, à l'origine de sa boiterie. Le mythe fondateur freudien décrira des fils aux prises avec le désir de posséder leurs mères et de supprimer leurs pères, tous frères en culpabilité d'avoir conspiré et accompli le meurtre du père de la horde. C'est cette construction de la généalogie de la transmission et son corollaire, l'Oedipe, que Miren Arambourou-Mélèse s'attachera à questionner, avançant que la figure de Don Juan, celui qui tente d'échapper à la soumission et de vivre l'amour sans culpabilité, est peut-être plus adéquate pour rendre compte de notre modernité libérale.

Si elle ne se prononce ni pour ni contre la conception freudienne de la femme, son approche, cependant, dérange, d'un bout à l'autre de cet essai : elle montre, à partir de l'homme Freud et de ce qui transparait dans sa correspondance, comment sa théorie découle de ce qu'il était, homme de son époque qui écrivait à sa fiancée Martha : « Nous devons être d'accord que la tenue d'une maison, ainsi que le soin et l'éducation des enfants, requièrent une personne tout entière et excluent tout gain d'argent ... »

Dans la seconde partie de l'ouvrage, Miren Arambourou-Mélèse, analyse le chemin parcouru par Freud entre Breuer et Charcot,

puis sa relation passionnelle à Fliess et, après l'immense déception de la rupture, la mise en place d'un système théorique défensif qui évitait de s'interroger plus avant sur la faute des pères.

Enfin, la troisième partie ouvre la voie à toute une série de conséquences cliniques qu'il faudrait pouvoir travailler point par point. Elle y fait une large part aux avancées de Winnicott, mais aussi nous livre son propre positionnement ainsi que l'espace transitionnel qu'elle est capable de permettre à son patient d'habiter. L'auteure propose alors une reprise en compte de la différence des générations, de la différence des sexes, comme elle le dit, une transmission qui ne serait plus coupable. « Serait-ce le propre d'une discours féminin que de considérer que la loi « repose et pacifie » ? (p. 169) interroge alors Miren Arambourou-Mélèse. Ici les choses peuvent se nouer autrement où l'entame reconnue du père rend à chacun la possibilité d'être son digne héritier. « Un père qui transmet sa part de masculin à partir de son entame ne fait pas barrage mais lien au féminin » (p. 170) ajoute-t-elle, nous invitant à renouveler des conceptions trop ancrées dans un schéma œdipien simplificateur.

A travers cet essai, Miren Arambourou-Mélèse en amènera peut-être certains, ou certaines, à réinterroger la place qu'occupent les femmes dans le discours de la psychanalyse, ceux et celles qui ne se seront pas laissés rebuter par la « surdocumentation » et la densité parfois austère de l'ouvrage.